

À TRAVERS CIEL

© Éditions Phébus, Paris, 2016

ISBN: 978-2-7529-1048-6

JEAN LUC CATTACIN

À TRAVERS CIEL

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

À mon père.

1. « Les genoux peau nue plantés... »

(L'oiseau)

Les genoux peau nue plantés dans la terre séchée par l'été, caché dans une des allées identiques que forment les plants de maïs alignés, entouré de feuilles vert prairie et de soies lumineuses, je tends l'oreille à travers leur bruissement vers la maison posée à une cinquantaine de mètres de là, au-delà de l'étendue d'herbe haute qui borde le champ. Je suis parti fâché : une dispute avec mon frère Gabriel relative à l'occupation de la tente de mon cousin Lilian a été tranchée en sa faveur. J'écoute. Je veux entendre des cris, des pleurs, des portes qui claquent. Ou à défaut entendre le silence de la colère de mes parents me crier qu'ils ont compris leur erreur et s'en prennent maintenant à lui. Qu'ils regrettent, qu'ils s'en veulent. Qu'ils sont, au moins, divisés et que l'un d'entre eux a pris mon parti. Mais de la maison ne me parviennent que les bruits de cuisine du repas qu'on prépare, de la table qu'on dresse dans le jardin, derrière, les voix des femmes – le seul homme de la maison n'est pas bavard – les rires de mes frères qui jouent dans la tente plantée non loin dans le chiendent et l'ivraie. De silence, il n'y a que le mien, et encore est-il noyé dans le fredon continu des feuilles de maïs qu'agite le vent tiède du mois d'août.

Ils sont bien sans moi. Ils n'ont pas besoin de moi. Ils se moquent que j'existe, au fond. Que je sois là ou pas ne change rien. Je me suis dit ça déjà mille fois quand soudain pour la première fois une idée nouvelle jaillit dans mon esprit : ils mériteraient que je meure. Je sens bien immédiatement en le pensant que c'est un peu radical, mais le charme de l'idée vient précisément de là. Par ailleurs, ce que ça fait de mourir je n'en sais rien mais je sais que ça fait que les autres ont mal, et cela me convient. Qu'ils vous pleurent, qu'ils vous aiment, peut-être même. C'était comme ça pour mon grand-père en tout cas. Personne n'avait jamais semblé autant l'aimer auparavant. Mort il était devenu un demi-dieu. La seule vue de son corps étendu plongeait le visiteur dans un abîme de douleur ou au moins de respect, et les lèvres auparavant les plus réticentes tant l'homme avait été difficile se posaient sur son front glacé comme des abeilles sur une fleur pour y déposer un premier et dernier baiser.

Tapi dans mon champ et dans ma colère, ayant passé le plus fort de ma rage sur quelques plants sur lesquels je suis maintenant lové, mon esprit m'y voit : allongé sur le grand lit dans la maison enfin silencieuse, enfin contrite, dans la maison qui a enfin compris, mais un peu tard, que je ne reviendrais plus. Je suis blanc comme un drap dans mon costume noir, lisse comme une bougie. Étendu là, calme et beau au milieu des vivants inélégants aux traits déformés par la douleur, je suis au centre de tous les regards, de tous les chagrins, magnifique. Ma mère est penchée sur moi. Elle a mal, la pauvre. C'est bien triste, mais il lui fallait ça pour comprendre. Il fallait réfléchir avant. Ne pas trancher en faveur de Gabriel. J'espère qu'elle regrette. Qu'elle lui en voudra. Il est là, justement,

à côté de Noé, mon petit frère. Ils pleurent tous les deux. Ils commencent à se rendre compte. Trop tard. Ils sont un peu effrayés par ce nouveau statut auquel je viens d'accéder, désemparés, les malheureux. J'ai été promu. Je suis intouchable. Comment jouer avec moi et parvenir à m'agacer maintenant, à me faire sortir de mes gonds ? Je suis ailleurs, inaccessible, grandiose, mort. Et les adultes se pressent autour de moi quand mes frères, eux, n'existent plus. Il n'y en a enfin que pour moi, ce n'est que justice. Je souris, apaisé, dans les pieds de maïs qui autour de moi dansent doucement dans le vent comme des prêtresses m'adorant. J'ai abandonné la maison. Je vais rester là. Faute de pouvoir mourir – comment fait-on, d'ailleurs ? – je vais faire semblant, leur faire peur. Rester caché jusqu'à l'heure du repas. Attendre qu'on m'appelle et ne pas sortir. Qu'on envoie mes frères d'abord, et ne pas sortir. Qu'un adulte, ma mère, une de mes tantes, sorte et m'appelle. Et rester encore. Les entendre pester d'abord, en rire, et rester caché comme une taupe, un serpent, un renard. Attendre qu'on me menace, même, puis qu'enfin on s'inquiète. Alors seulement j'apparaîtrais. Je recevrais une ou deux gifles, sûrement, mais c'est le prix à payer pour qu'ils comprennent, et on n'a rien sans rien.

Et soudain je le vois. Tout près de moi, il a pénétré sans un bruit dans mon champ de vision il n'est qu'à quelques dizaines de centimètres de mon visage et je mets un instant à enfin me redresser comme une pelle sur laquelle on aurait marché. Quelque chose a bondi dans ma poitrine. Tout bat, tout s'est tu, tout est blanc. C'est un jeune oiseau. Assez gros, rond. Il n'a presque pas d'ailes, encore, ou il n'en a déjà plus. Il me fixe d'un œil liquide et noir

– je n’en vois qu’un. Son irruption me stupéfie, me terrorise d’instinct. Un frisson inconnu a dressé les cheveux sur ma nuque. D’abord tétanisé par sa simple présence, je n’avais pas vu : son plumage terne semble vibrer, vivre une vie propre. Oh, non : il est couvert de mouches. Et soudain je sais qu’il est fini. La goutte d’encre de son œil n’exprime rien tandis que les petits insectes noirs dansent sur son corps et se glissent sous ses plumes pour s’y livrer à je ne sais quelle atrocité et je m’entends pousser un cri aigu de dégoût et de peur et sans le quitter un instant des yeux je me lève et m’écarte de lui à reculons je trébuche, et cours enfin vers la maison en fendant les rangées de maïs comme un sanglier pourchassé par une meute d’hommes et de chiens.

2. « Ce soir parce qu'un voisin... »

(Le poids de la Lune)

Ce soir parce qu'un voisin venu apporter un lapin pour qu'on le mange est resté dîner je peux m'attarder un peu devant la maison avec les adultes bien après la tombée de la nuit et peu à peu je sors de la lumière et je regarde le ciel d'été noir et transparent, et lorsque le dos de la maison m'abrite du halo lumineux m'apparaît la Voie Lactée, qui est si étendue qu'alors même qu'on est dedans on la croit infiniment éloignée. C'est monsieur Deligne qui l'a dit. C'est notre nouveau maître, qui nous plaît d'autant plus qu'il remplace monsieur Surgeron. Il a un accent que je ne connais pas mais dont ma mère dira qu'il est « du Midi », et il est tout de suite devenu très ami avec madame Ferretti, la maîtresse des petits qui sourit tout le temps, et tout le monde rit sous cape et dit qu'ils sont amoureux. Il est surtout amoureux du ciel, et c'est lui qui nous a dit de la Voie Lactée : Voyez-vous, elle est si grande, si étendue qu'alors même qu'on est dedans, qu'on en fait partie, on croit qu'elle est très loin de nous. Vous vous rendez compte ? Pas du tout, mais on sent bien qu'il voudrait qu'on se rende compte. Rien n'arrête monsieur Deligne lorsqu'il raconte le ciel et les étoiles. Il adore la Lune aussi et nous en parle régulièrement.

Trois mille cinq cents kilomètres de diamètre. Vous vous rendez compte? Il fait une pause, se rend compte qu'on ne se rend pas compte, et reprend: Trois mille cinq cents kilomètres eh bien c'est la distance de Madrid à Moscou. Il attend. On reste bouche bée par politesse car on imagine bien que cela fait beaucoup, et puis tant qu'il parle on n'a pas à travailler. Il questionne: Et la masse? On le regarde sans comprendre. La masse? La quantité de matière, si vous préférez. Ah, le poids! Non, le poids c'est autre chose, c'est une force, mais bon, admettons: vous en avez une idée, du « poids » de la Lune? Tiens, Cocard: à ton avis, combien est-ce qu'elle pèse – je dis pèse entre guillemets, hein – la Lune? Cocard se gratte la tête. Monsieur Deligne nous l'a déjà dit cent fois et moi je m'en souviens par cœur, comme d'un vers: soixante-treize mille millions de milliards de tonnes, mais je ne dis rien. Cocard lui ne s'en souvient pas. Il cherche un grand nombre, mais a finalement recours au seul qui lui soit vraiment familier. Mille? Monsieur Deligne est sur le point de dire quelque chose mais il se raisonne et reprend sur le ton de la patience: Mille, je veux bien mille, moi, mais mille quoi? Cocard qui a cru un instant qu'il s'était débarrassé du problème comprend qu'il doit encore réfléchir et répond sans réfléchir. Tonnes? Au fond il sait qu'il ne risque pas grand-chose. Les erreurs de ce genre satisfont monsieur Deligne davantage encore que les bonnes réponses, car elles lui offrent autant de leviers pour tenter de mener à bien la mission qu'il s'est donnée: nous faire mesurer l'immensité, le gigantisme, l'infinitude du ciel par le recours à l'image, à la comparaison, à la métaphore. Mille tonnes? Tu plaisantes, dis, Cocard? Cocard ose alors dix mille tonnes. Quoi? Dix

mille tonnes? Mais dix mille tonnes, c'est un caillou, malheureux! Dix mille tonnes c'est la tour Eiffel! La Lune, elle pèse... soixante-treize mille millions de milliards de tonnes. Il fait une pause pour mesurer son effet. Guillaume Thiry fait oh là là! pour lui faire plaisir et le maître un instant satisfait repart au combat. Eh oui, soixante-treize mille millions de milliards de tonnes de roche sont en ce moment suspendues dans l'espace au-dessus de vos têtes. On se regarde et on regarde le ciel par la fenêtre et on prend l'air effrayés. La matinée avance ainsi. Je connaissais le poids de la Lune parce que monsieur Deligne, à force de persévérance, a fini par me convertir à son culte du ciel mais je n'en ai parlé à personne. J'ai honte d'être impressionné, mais tout de même, soixante-treize mille millions de milliards de tonnes, ce n'est pas rien. Le soir parfois mes yeux se tournent vers la Lune et l'espace d'un instant je ne vois plus le croissant en deux dimensions peint sur le tissu noir tendu du ciel mais l'énorme sphère de pierre qui flotte dans l'espace. Juste un instant puis elle redevient une simple tache de lumière dans le noir et ma tête tourne un peu, comme lorsqu'on ouvre les fenêtres tourne le mobile que monsieur Deligne a apporté à l'école.

C'est un système solaire modèle réduit: des boules de polystyrène ou de carton de tailles variées reliées par des tiges de plastique ou de bois et peintes de différentes couleurs. Nous l'avons découvert un jour suspendu au plafond au fond de la classe. La Terre est bleue, et grosse comme une balle de tennis. Il y a une affiche punaisée au mur pour nous donner des informations incompréhensibles sur les planètes représentées. Il reste difficile de retenir leurs noms dans l'ordre, leurs tailles ou leurs

distances à la Terre et seule me paraît familière celle qui est à l'extrémité à l'opposé de l'énorme Soleil jaune, la petite bille brune de Pluton. De loin la plus petite et la plus éloignée du Soleil elle a immédiatement gagné mon empathie, d'autant plus que monsieur Deligne nous a dit qu'en fait on l'avait exclue du système solaire. La pauvre. Il se tourne vers Cocard, qui est tout petit. Et tu sais pourquoi on l'a exclue ? Eh bien parce qu'elle était trop petite. On rit. Beaucoup plus petite que la Lune par exemple, et puis surtout parce que entre-temps on avait découvert d'autres petites planètes du même genre, comme Éris par exemple, qui est même un peu plus grosse et qu'il aurait fallu donc ajouter aussi. C'est elle qui a tout fait basculer : on en a d'abord fait la dixième planète du système solaire, avant de changer d'avis, et on a révoqué Pluton du même coup. Comme Éris a fichu le bazar, on lui a donné le nom de la déesse de la Discorde, et son satellite a été appelé Dysnomie, comme celle qui dans la mythologie est la fille d'Éris et la déesse de l'Anarchie. Déchéance, discorde, anarchie : personne ne comprend vraiment les mots qu'emploie monsieur Deligne et une bonne partie de la classe simplement heureuse de n'avoir rien à faire s'endort en paix sous les planètes invisibles tandis qu'il continue sans cesse.

Il nous a expliqué un jour à quel point les proportions du mobile accroché au plafond de la salle de classe étaient fausses : certes Uranus et Neptune, côté Pluton, étaient plus grosses que la Terre, côté Soleil. Au milieu, Jupiter et Saturne étaient encore plus grosses, mais moins que le Soleil. Tout cela était juste. Mais l'exactitude scientifique s'arrêtait là, avait-il expliqué. Avec une Terre grosse comme une balle de tennis, Jupiter aurait dû

être une boule de soixante-dix centimètres de diamètre, pas un ballon de football. Il avait écarté les bras pour nous montrer. C'est gros ! s'exclame quelqu'un pour l'encourager à poursuivre. Saturne seulement soixante, mais avec des anneaux de près d'un mètre quarante. Il avait encore plus largement écarté les bras. Ouah, s'est écriée une partie de la classe d'une voix. Quant au Soleil, il aurait fait près de sept mètres de diamètre. Oh là là ! Grand comme toute la pièce, explique-t-il. On aurait eu du mal à faire tenir ça dans la salle de classe et on aurait été obligé de faire trôner le Soleil dans la cour de récréation. Mais surtout, avait-il ajouté, le système solaire est avant tout plein de vide, et même avec des planètes aux bonnes dimensions et ce gros Soleil de sept mètres dans la cour, ça n'allait pas. Pour respecter tout à fait les proportions, il aurait fallu placer la Terre à sept cent cinquante mètres de là, deux tours du stade qu'on déroule – monsieur Deligne a un don pour ce genre d'image – Mars à plus d'un kilomètre, derrière la gare ; Jupiter à quatre, soit à Saint Hilaire ; Saturne à sept, plus loin que Pont-aux-Vergers ; et Pluton à trente, presque à Mathel. Un projet d'envergure. Ce soir-là j'y pense encore en me couchant et aussitôt endormi je me lance sur une piste de stade déroulée comme un serpent in fini dans une chasse au trésor gigantesque, cherchant derrière la gare et dans les champs des villages environnants les cerceaux de Saturne et l'énorme Soleil de polystyrène jaune.

3. « On dirait qu'il n'a peur de rien... »

(Le papillon dans l'oreille)

On dirait qu'il n'a peur de rien. Comment fait-il pour sortir de la maison le soir et plonger ainsi lentement dans l'obscurité qui la baigne ? Il y disparaît comme une carpe dans l'eau verte d'un bassin. Il part d'un pas égal dans le vent qui fait fredonner les branches des arbres qui dansent le long du Canal, de l'autre côté de la route, et dans le bruissement incessant du champ de maïs et les rares cris d'animaux qui le percent parfois. Je le suis du regard à travers les vitres de la porte jusqu'à ce que la luciole de sa cigarette disparaisse. La maison est au bout de Bétheville, au-delà de l'ultime lampadaire, c'est presque la dernière, il n'y a plus que la bicoque de Réré au-delà. Pour qui voudrait y venir depuis le village, la dernière centaine de mètres se fait dans la nuit noire. Personne ne fait le voyage, sauf nous qui parfois devons y rentrer après la tombée de la nuit. La ligne droite finale me semble alors terrifiante. La route est bordée du Canal d'un côté et d'un champ – suivant les années de maïs, de betterave, de blé ou de pomme de terre – de l'autre. Jusqu'au dernier lampadaire tout va bien, mais au-delà son halo de lumière se fond dans le néant, et il faut le laisser derrière soi pour aller vers la maison invisible dans

le liquide noir de la nuit, au bout du champ. Les enfants prennent ou serrent plus fort les mains des adultes, et tentent malgré eux de percer l'obscurité du regard pour mieux tenter d'y voir l'horreur qu'ils redoutent d'y voir. Même les grands parlent alors moins fort, sauf mon père qui ne parle jamais fort et que de toute façon l'obscurité ne semble pas plus déranger que la lumière. Aussitôt arrivé à la maison il ressort et part dans la nuit fermer les volets, ou fermer la voiture. Ou fermer la cave, ou le portail. Dehors c'est pire que la simple obscurité. Si encore on n'y voyait rien ; si encore, lorsqu'on regarde par la vitre de la porte, on ne voyait que du noir. Mais à l'angle de la maison, sous le rebord du toit, il y a une lampe, une simple ampoule fichée dans le chevron sous une opaline laiteuse au bord plissé. La petite poche de lumière qu'elle laisse pendre donne par contraste encore plus d'épaisseur à la nuit qui l'entoure. On voit un bout de mur et l'herbe grise, en dessous, se faire dévorer par l'obscurité après quelques mètres. Qu'y a-t-il au-delà ? Ce qu'il y avait tout à l'heure, dans le soleil, est-ce encore là ?

L'ampoule allumée devient le rendez-vous de tous les insectes volants possibles. Comme s'ils avaient attendu sa lumière, comme des villageois qui vont au feu d'artifice, ils arrivent à la fois petit à petit sans qu'on perçoive de déplacement de masse, et pourtant tous ensemble sont là en quelques minutes. Bientôt des centaines de moustiques, d'éphémères, de hannetons et de papillons de nuit tournent en une ronde délirante autour du seul point de lumière accessible. S'il était possible de grouiller dans les airs c'est exactement ce que l'on pourrait dire qu'ils font. Ils se heurtent au mur, désorientés par l'ampoule qu'ils prennent pour la Lune, abrutis, se heurtent au toit, entre

eux, à la lampe elle-même, et s'y grillent. Les chauves-souris s'invitent à la fête pour venir dévorer tout ce qu'elles peuvent et finissent, après l'obscurité qui l'encercle et les insectes qui y grouillent, de faire de la tache de lumière au coin de la maison un bourdonnant cauchemar. Mon père, lorsque la porte se referme derrière lui et qu'il part dans cette direction, commence par presque se fondre dans une obscurité relative puis réapparaît à mesure qu'il approche le coin éclairé de la maison et bientôt l'atteint, nuage de lumière et d'insectes qu'il traverse d'un pas égal avant de disparaître tout à fait dans l'obscurité parfaite, au-delà. Un soir il a rapporté dans ses mains serrées une petite chauve-souris qui avait sous ses yeux heurté le mur et était tombée, sonnée, au sol. Nous avons regardé fascinés la bête à la fois jolie et affreuse, petite souris sombre aux oreilles démesurées et aux dents pointues, aux ailes de baudruche noire translucide et aux pattes curieusement affublées de petites mains de singe. Nous avons pu la détailler un moment, puis lorsqu'elle a recommencé à s'agiter mon père a refermé ses mains et est retourné la jeter en l'air, dehors, pour qu'elle reprenne sa ronde invisible dans l'obscurité, avant de repartir fermer quelque chose ou vérifier je ne sais quoi. Ses sorties sont d'autant plus mystérieuses qu'en général nous sommes couchés avant qu'il revienne. Ce soir-là pourtant il rentre presque aussitôt après être sorti. Quelque ombre rare dans son regard dit qu'il y a un problème. En passant sous la lampe au coin de la maison, dans le nuage vibrant de bêtes volantes qui réapparaît tous les soirs, il dit qu'il a senti quelque chose le heurter et qu'il pense bien avoir ce quelque chose dans l'oreille. Mes frères et moi nous regardons, abasourdis, chacun pouvant percevoir sur

le visage des autres une horreur identique à celle qu'il ressent. Quelque chose, oui, mais quoi? Ma mère regarde et dit qu'elle ne voit rien et nous dit sans trop y croire d'aller nous coucher, et va chercher une lampe de poche. Mon père s'est penché un peu et elle tente d'orienter la lampe pour y voir quelque chose. C'est précisément ce qu'elle dit voir: Ah oui, il y a quelque chose. Elle déglutit et dit on dirait... oh, ça bouge... La tension est perceptible dans sa voix. Mon père dit qu'effectivement il sent que ça bouge. Il faut l'enlever. Mon frère Noé a la lèvre qui tremble et ma mère le sent. Mais allez vous coucher, bon sang! Impossible. Elle va chercher une pince à épiler. Mon père s'assoit. Ma mère se place au-dessus de lui. Elle commence à tenter d'attraper la chose. Oh là là, plus j'essaie de l'attraper, plus ça s'enfoncé, déclare-t-elle. C'est exactement ce qu'il fallait nous dire: une bête est entrée dans la tête de mon père et s'y enfonce. Noé se met à pleurer. Elle le menace d'une gifle. Se remet au travail avant d'expliquer à mon père que maintenant que la bête est loin, la pince à épiler se resserre quand on l'enfoncé et ne peut plus attraper. Elle va chercher une allumette. Fourrage, peste, crie enfin: Ça y est! Quelque chose de sombre sorti de l'oreille tombe au sol en frétilant. C'est un gros papillon de nuit, gris terne, duveteux et comme couvert d'une poussière mate. Il est sur le dos et bat de ses moignons d'ailes déchirés par l'allumette et de son ventre percé sort une gelée jaune, une crème, un pus.

4. « Souvent lorsque nous jouons... »

(Réré)

Souvent lorsque nous jouons au ballon sur la rue des Remparts devant la maison passe Réré sur sa mobylette. Certains disent qu'on l'appelle Réré parce qu'il s'appelle Rémi, ou Régis, d'autres disent que c'est Raymond, d'autres encore qu'il s'appelle Louis et que son surnom vient de sa façon de rire. Personne ne semble vraiment sûr. On le voit passer un peu partout dans le village sur son cyclomoteur, il ne se passe pas une journée sans qu'on le voie passer. Pourtant on ne sait jamais où il va. Il n'a pas de travail régulier, ça c'est sûr, disent les adultes. Il donne un coup de main à la période des vendanges, à la journée, pour quelques pièces ou une bouteille, mais pas plus. Il ne va pas souvent non plus au Grand Café, sur la place, en haut de Bétheville. Lorsqu'il y est, sa mobylette est là, devant, appuyée contre un mur ou un poteau, mais elle n'y est pas souvent, et c'est mieux comme ça selon la bouchère car Réré, dit-elle, ne sait pas s'arrêter. Il passe surtout sur la Grand-Rue, et parfois rue des Remparts, qui lorsqu'on arrive à notre maison n'a plus de rue que le nom. Elle est déjà devenue une route, peu fréquentée, où l'on peut jouer au ballon sans grand danger : côté village, une longue ligne droite nous permet

de voir arriver les rares véhicules qui l'empruntent, et de l'autre côté, même si immédiatement après notre maison un grand virage interdit toute visibilité, nous sommes au-delà du bout du village. Il ne reste plus que la maison de Réré avant que le bitume se transforme en terre gris clair après quelques dizaines de mètres, et la rue en route de campagne qui tourne à nouveau et traverse les champs sur des kilomètres pour rejoindre Saint Hilaire, le village voisin. Les quelques voitures qui passent dans la journée, de vieilles voitures de paysans où il ne reste parfois plus qu'un siège, sont suffisamment bruyantes pour qu'on les entende venir de loin. Il en va bien sûr de même de la mobylette de Réré. Quand le vent souffle dans la bonne direction on l'entend quitter sa maison posée comme un bûcher branlant un peu plus loin encore dans la rue, et si on ne l'entendait pas la fumée bleue qu'émet sa machine suffirait à prévenir de son approche. Parfois passe un tracteur. Parfois conduit par un gamin à peine plus âgé que nous qui nous regarde de haut et qu'on regarde d'en bas. Lorsqu'il est passé on se remet à jouer. Le premier qui perçoit le bruit d'un véhicule crie pour prévenir les autres, et tout le monde attend sur l'herbe du bas-côté, sur le bord de la route, et le regarde passer. Souvent les paysans font un signe de la main et nous leur répondons. Parfois au contraire c'est Lauragey qui passe et il ne nous regarde pas ni ne ralentit, comme s'il voulait tuer l'un de nous. Parfois un énorme fracas nous glace : c'est la batteuse qui arrive. Une moissonneuse-batteuse que l'on appelle simplement la batteuse. On dirait qu'elle a été faite pour faire peur. On dirait une bête. Une bête de fer. Un bison gigantesque avec une gueule aussi large que la route et armée d'une barre de coupe comme une rangée

de dents au ras du sol qu'on voit aiguës comme des couteaux et surmontées d'une immense roue aux aubes de fer couvertes de griffes. De chaque côté, le long de l'herbe, au plus près de nos jambes quand elle passe, un croc plus long et luisant encore, comme une épée ou une lance, une défense qui promet le sang à qui resterait sur le chemin de l'animal. Toute sa puissance est concentrée sur cet avant meurtrier, posé sur deux énormes roues, plus grosses que les grosses roues des tracteurs les plus gros. Au contraire de ces derniers, la batteuse a ses petites roues à l'arrière, qu'elle a étrangement fin, comme une guêpe. La cabine est perchée au-dessus de la gueule, si haut qu'on ne distingue pas le conducteur, et sur l'épaule de la machine repose comme un fusil sur celle d'un soldat une énorme pipe de fer aux fonctions mystérieuses. La batteuse et la mobyette de Réré, qui bien que motorisée va moins vite encore que le vélo du facteur, sont aux deux extrémités de l'échelle de frayeur que peuvent inspirer les véhicules qui passent rue des Remparts.

Réré est toujours habillé de la même façon. Tout en noir. Une veste de travail noire, qu'on appelle un paletot, un pantalon de travail noir, et un chandail noir effiloché au bout des manches. Même le col de la chemise blanche qui en dépasse tend vers le noir, comme le pan qui parfois pend sous le chandail. Un béret noir achève le tableau, ou l'achèverait si le plus étrange n'était pas juste en dessous : sur un corps normalement constitué Réré a une tête qui semble deux fois trop grosse, et ronde comme un ballon. Les lunettes cassées qu'il porte toujours n'ont pas été prévues pour de telles proportions – quelles lunettes l'ont été? – et leurs branches absurdement écartées peinent à atteindre ses oreilles. Ce n'est que grâce à ce qui doit être

des mètres de ruban adhésif que la monture tient à des verres énormes, aussi sales que fêlés, qui grossissent ses yeux jusqu'à lui donner, dans ce visage sphérique qui ne connaît qu'une expression de joie apeurée, l'air poupin d'un enfant effrayant. Sa maison est plus loin dans la rue, à quelques minutes à pied, mais elle est tout au fond de la grande parcelle et l'arrière donne de l'autre côté du champ de maïs qui borde notre terrain. Parfois je traverse le champ, à l'abri des rangées de plantes, jusqu'au grillage rouillé qui enserme les herbes folles autour de la bicoque en bois noire comme les vêtements de son occupant. Noire du bas des murs au toit de tôle ondulée rafistolé aux plaques de bitume qu'on le voit parfois poser lui-même, armé d'un long chalumeau noir qui souffle une flamme orange et molle. De chez nous le maïs lorsqu'il a poussé cache la maison et si Réré répare son toit on ne voit alors que le haut de son corps, et il semble flotter au-dessus des panicules dans un halo de chaleur comme un gros corbeau maladroit.

Ce jour-là, un grand bruit tout à coup, des cris. Tout le monde sort de la maison et se précipite. Ça vient de la rue, juste devant. La batteuse est arrêtée en travers de la route, les lames tournées vers nous, comme si elle s'apprêtait à venir ravager la maison. Le conducteur en est descendu et lorsqu'il s'écarte on voit bien ce qu'on avait cru voir : la mobylette de Réré est coincée sous la mâchoire de fer dans une flaque de son essence, qui comme du sang irisé coule du réservoir percé par une lame. Réré lui-même est couché dans la roue du rabatteur à griffes. Il rentrait du village et la batteuse rentrait des champs et a débouché du virage devant notre maison. Du bord de la route on imagine l'horreur de leur rencontre.

On ne voit rien mais les enfants ont les mains plaquées sur le visage et jointes devant la bouche grande ouverte dans un cri silencieux. Même les adultes ont l'air défaits. Je détache par instants mon regard de la scène pour jeter à mes frères un coup d'œil écarquillé. Réré, couché dans le rabatteur à griffes dans une position grotesque, nous tourne le dos et expose le fond brillant, comme ciré, de son pantalon et les trous qu'ont ses chaussettes grises de crasse à l'endroit où la chaussure frotte sur son talon. Du sang goutte sur le sol sans que l'on voie où il est atteint. Il est mort.

Non, il n'est pas mort : le voilà qui bouge. Il sort péniblement des griffes de son piège de fer, avec l'aide du paysan qui conduisait la machine. Réré ressuscite. Son béret est tombé, et sa tête paraît encore plus grosse. Il n'a même pas perdu ses lunettes. Il saigne du front, de la joue, et lorsqu'il veut s'essuyer il se barbouille le visage du sang qui coule aussi de sa main. Il tourne la tête, voit tout le monde qui le regarde, et sourit de son sourire habituel et tout le monde se met à rire et Réré se met à rire aussi, son gros visage couvert de sang, comme un cannibale heureux. Le paysan, lui, tremble encore. Alors Réré, dit-il. Ça va ? Ça va ? Mais qu'est-ce que t'as donc fichu, nom de Dieu ! Réré ne sait pas, il sourit, et les paroles de la bouchère me reviennent à l'esprit : Réré ne sait pas s'arrêter.

5. «Lilian mon cousin est passé nous voir...»

(Dans la tente)

Lilian mon cousin est passé nous voir quelques jours, et parce que la maison est trop petite il a dormi dans une tente qu'il avait apportée. Mon père ne coupe l'herbe, à la faux, que sur une dizaine de mètres autour de la maison mais Lilian voulait se mettre plus loin. Il a aplati un grand carré d'herbe haute, au-delà, près du champ de maïs, et y a installé une canadienne d'un bleu délavé par le soleil et la pluie, d'environ deux mètres sur un mètre cinquante, dont la cime triangulaire émerge des flots de chiendent, d'ivraie et de folle avoine comme une voile des vagues. Lorsqu'il est reparti il l'a laissée là : il allait s'en acheter une neuve et celle-ci ne lui servirait plus, nous pouvions nous amuser dedans. C'est ce que nous faisons. Être séparé du reste du monde par une fraction de millimètre de toile change la vie, la tente est une maison, une cabane, une grotte, un magasin, un bateau, un sous-marin. Parfois deux ou trois choses différentes à la fois, une pour chacun de nous qui nous y trouvons en même temps. Pour mes parents pourtant tout n'est pas rose : régler les querelles générées par son occupation leur demande, à eux qui ont disent-ils mieux à faire, l'établissement de règles et de leurs exceptions, une surveillance